

Le Monde 27/08/1999 – Critique

JOBIN DISSEQUE LA NUDITE DANS "BRAINDANCE "

Par Dominique Frétard

L'artiste suisse, nouveau venu sur la scène chorégraphique, confirme son originalité. Une danse physique, crue et cérébrale.

Londres au mois d'août n'a rien d'une capitale assoupie : on ne s'attendait pas à une telle effervescence. Du monde partout, une rue qui a retrouvé du style. Des expositions vraiment contemporaines telles *Abracadabra* à la *Tate Gallery*, les portraits psychédéliques de l'Américain Chuck Close à la *Hayward Gallery*, les drôles de frigos aménagés du Français Pascal Rome, l'inénarrable futoir du campement de Tomoko Takahashi. La programmation danse, elle non plus, n'a rien à voir avec le désert parisien : le *Royal Ballet* est à son poste, le New York City est en visite, et Gilles Jobin, le garçon dans le vent, à l'*Institut of Contemporary Arts* est attendu par un public épris d'émotions fortes.

Après la réussite d'*A+B=X* (Le Monde du 29 juin), considérée comme une première œuvre, le chorégraphe de Lausanne, installé à Londres, signe une nouvelle création *Braindance*. Une danse physique, crue, qui cependant, comme l'annonce le titre, travaille pas mal du chapeau ; cérébrale, elle reste néanmoins au plus près de son sujet : le corps nu.

Une danse qui s'aventure là où l'obscène croiserait une certaine forme de sacré. Sans certitude aucune. On n'est pas chez Georges Bataille. Ni dans un érotisme qui aurait des relents sado-masochistes. Seuls les états du corps, qui s'approchent de la rigidité (mortelle), occupent le jeune artiste. Avec pour figures préférentielles la croix, l'arc, l'étoile. Un chemin qui renvoie au supplice, au corps face contre terre, inerte, mais aussi au cosmos, peut-être même à la migration des âmes. Tout comme dans *A+B=X*, des accents brefs de musique indienne induisent cette idée d'une transcendance. Danse qui creuse, déterre, surexpose des parcelles de vie exhumée. Si on regarde de plus près le matériau utilisé, on lui trouve une étrange ressemblance avec celui qui fonde la danse classique : déformations, grands écarts, toutes positions visant des angles à 180 degrés, tension extrême des membres... Inversion de codes établis pour glorifier le corps, employés, ici, pour en pointer les vicissitudes ? Pas si simple. Quand on entre dans la salle, on est accueilli par le vrombissement d'une musique déferlante. Guerre, séisme ? Les corps de trois femmes sont à terre. Un homme, qui sera rejoint par un collègue, fait son boulot, glisse sous une épaule, une hanche, en haut des reins, des rouleaux de caoutchouc bleu, tire un corps par les pieds. Ensemble, ils dénudent partiellement les femmes : remontent les tee-shirts, dégagent les soutiens-gorge, baissent pantalons et slips. Les manutentionnaires numérotent les corps avant de les rhabiller.

OUVRIERS DES TEMPS MODERNES

Chorégraphie de l'inertie. La répétition des scènes, des gestes, sonne juste : on voit aujourd'hui beaucoup de ces images d'hommes occupés à déterrer les morts, soulager les blessés. Ils sont les nouveaux ouvriers de nos temps modernes. Aucun cynisme dans cette monstration de l'ordinaire. La compassion du travail bien fait. Les deux hommes prennent à leur tour place dans la danse, face contre terre. Femmes et hommes tournent sur eux-mêmes. Ou s'amassent les uns sur les autres, tournant encore, se séparent et roulent sur la scène. On hésite : ces girations au sol se veulent-elles reflets du ciel, ou dessins de synapses disjonctés du cerveau ?

Les danseurs passent alors à des torsions arrière qui arquent le corps à l'horizontale. L'être humain est une mécanique dont Gilles Jobin est l'horloger. Pas Suisse pour rien, l'artiste. Danse de l'absurde réglée comme du papier à musique. Une fille reste seule en scène. Pas pour longtemps. Ils s'y mettent à quatre pour la débarrasser de ses vêtements ordinaires. Lui remettent ses baskets, son slip blanc. Ainsi mise à l'aise, ils l'étirent, l'écartent jusqu'à l'écartèlement. Ceux qui la manipulent se saisissent d'elle avec douceur, mais résolution. Ils la parent ensuite d'une multitude de pastilles d'un argenté luminescent. Idole malmenée - qui aime bien châtiée bien -, dont chaque mouvement illumine de sa trace de feu follet le noir absolu du plateau.

Le corps réduit à son abstraction maximum : même plus une forme, à peine une couleur. On se demande soudain si les interrogations de Jobin sur le corps nu ne sont pas aussi celles d'un enfant curieux. Voir sous le vêtement comment s'articule le Lego. Une femme monte sur les fesses d'un homme allongé à plat ventre. Il replie ses jambes vers lui. Ses pieds offrent à sa partenaire un fauteuil sur lequel elle s'assied. Lui se met alors à genoux, elle monte sur son dos, progresse jusqu'aux épaules de l'homme, etc. On est fasciné par la manœuvre. Épreuve de varappe où chaque relief musculaire sert de prise. Cette "*Braindance*" qui ose le scabreux ne s'autorise aucun effet. Le chorégraphe amorce des images, éparpille des morceaux d'histoires qui annoncent le pire sans le montrer dans sa littéralité, obligeant notre cerveau à achever le puzzle qu'habituellement on se refuse à imaginer. Ce travail envoûtant, sorte de Dies irae, diffuse une gêne, souvent insupportable. Bien que parfois on ait envie de rire de ce ton impassible, de cette lenteur bridée à mort, tandis que la musique, à l'inverse, galope.

Mais comment dire ? Gilles Jobin, s'il paie de sa personne - on n'aimerait pas dans ce genre de recherche que le chorégraphe ne danse pas - se montre nettement plus timide sur l'identification du masculin. De son sexe.